

# Lectures

## Les sociétés méditerranéennes face au risque Représentations

Edité par Bernard Cousin

Institut Français d'archéologie orientale, Le Caire, 2011

[294 pages]

En proposant un ouvrage sur l'espace méditerranéen du point de vue des risques, des chercheurs de l'UMR *Telemme* et, plus largement, de la Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme (MMSH), ont impulsé des études de concert avec d'autres chercheurs de la *Casa de Velázquez* de Madrid, de l'Ecole française d'Athènes, de l'Ecole française de Rome, et de l'Institut d'archéologie orientale du Caire, sous la coordination de Gérard Chastagnaret, auteur de la conclusion et professeur d'histoire contemporaine. Dès l'introduction, rédigée par Bernard Cousin, professeur d'histoire moderne, il est précisé que les risques sont répartis entre, d'une part, les risques maritimes et les risques de l'eau de pluie – les risques de l'eau donc – et, de manière tout aussi importante, mais plus diversifiée, entre, d'autre part, les risques terrestres (éruptions, tremblements de terre, érosion) et les risques principalement d'origine humaine (accidents de circulation, pénuries alimentaires et incendies). Par ailleurs, d'une contribution à l'autre, l'accent est mis sur une lecture sociale des risques situés essentiellement dans la partie occidentale et septentrionale de la Méditerranée.

En première intervention, Christiane Villain-Gandossi, historienne spécialiste et reconnue du monde méditerranéen, s'efforce de circonscrire le concept de risque maritime à la fois dans sa genèse et son évolution, en prenant comme fil directeur le passage d'une vision fataliste du

risque à une approche plus maîtrisée avec l'apport de la technologie moderne. C'est dire que si l'homme est la source principale des risques, son intervention dans le monde maritime engendre à la fois des types d'adaptation et de l'esprit d'innovation dans un espace méditerranéen devenu conjointement une région périphérique de l'Europe et une frontière identitaire et culturelle. Le cas des *ex-voto* marins, abordés par Bernard Cousin, s'avère ici exemplaire des stratégies développées par l'homme face au risque. Du simple graffiti aux maquettes miniatures, en passant par toutes sortes d'objets sauvés d'un naufrage, l'*ex-voto* est souvent d'ordre collectif, par le fait que le risque est vécu collectivement par un groupe d'hommes confrontés aux dangers naturels en mer. Mais il témoigne tout autant du danger venu des autres hommes présents sur la mer, qu'il s'agisse de pirates ou de soldats principalement.

Ainsi circonscrites les formes de péril de la mer, la seconde partie de l'ouvrage se penche plutôt sur les risques liés aux inondations, de la période moderne aux temps contemporains. René Favier explore, en premier, le vaste corpus des récits d'inondation dans la France méridionale pendant les Temps modernes. Récit édifiant, récit glorifiant, et relation du fait divers se partagent un espace narratif où l'on passe d'une « science de la catastrophe » promue par les écrivains humanistes, à la glorification de l'action préconisée par les autorités et

perceptible dans les procès-verbaux de catastrophe, pour en venir *in fine* au récit spectaculaire de phénomènes d'inondation. Ainsi se met en place une rhétorique de l'inondation par le fait de la rationalisation progressive du récit et de la formation de modèles communs, à l'exemple de la figure du héros sauveur. Ce thème de l'inondation est également propice à une approche pluridisciplinaire des représentations, ainsi que le proposent Paul Allard, Cécilia Claeys et Christine Labeur dans un espace précis, la région du Bas-Rhône, de 1755 à 2003. Il apparaît ici qu'historiquement, dans la transition des Temps modernes à la période contemporaine, l'on passe d'une vision religieuse à une vision gestionnaire, alors que notre contemporain immédiat quitte cette double vision historique en pensant le risque en termes de protection de l'environnement. C'est d'ailleurs le point de vue que la sociologie adopte sur la question du risque à l'exemple de David Le Breton dans *Sociologie du risque* (Paris, PUF, 2012).

Par ailleurs, d'un point de vue plus nettement ethnographique, les entretiens menés par Julien Langumier autour des risques d'inondation de Cuxac dans l'Aude, en 1999, mettent en valeur la proximité des récits de la catastrophe, et leur promotion à la valeur de récit public, tout en montrant le contraste entre le souci, dans le récit, de reconnaître la victime et l'absence de mémoire identitaire face au danger potentiel. Faut-il en conclure que « *Dire la catastrophe, c'est oublier le risque* » ainsi que l'écrit Anne-Marie Granet-Abisset à propos du regard de la télévision sur les inondations méditerranéennes ? Sur nos écrans, à l'image choc succède un récit ordonnancé, d'abord du côté des victimes, de manière à susciter de la compassion et de l'émotion, puis du côté de la dénonciation de l'impéritie des autorités et des assureurs. Il en ressort, là-encore, une mémoire quelque peu défaillante au profit de l'éphémère et de l'immédiateté. Ainsi la télévision ne transmet pas un savoir mais s'efforce de nourrir, d'image en image, un oubli de la catastrophe. Un dernier exemple porte sur les représentations des risques liées aux crues rapides sur les routes

de Gard, analysées par Céline Lutoff et Isabelle Ruin. La présentation des risques encourus dans la conscience des populations, sous la forme de cartes mentales, permet ici de dresser le constat d'une moindre appréhension, donc d'une absence de conscience claire des risques par les populations. Là encore, l'oubli ou, tout du moins, la moindre évaluation du risque l'emporte.

La troisième partie de l'ouvrage s'interroge sur le passage du risque naturel au risque social, donc sur sa dimension de représentation sociale. En premier lieu, Damien Provitolo étudie l'évolution de la représentation des catastrophes naturelles à travers la peinture italienne des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, et tout particulièrement dans le cas d'éruptions volcaniques. Les éruptions de Vésuve en sont l'exemple le plus classique : leurs représentations traduisent l'impuissance et la vulnérabilité humaine face à la nature déchaînée. Le risque sismique est étudié pour sa part de catastrophe collective par la psychologue Andrea Ernst-Vintila, ce qui nous situe à la charnière de l'aléa naturel et du risque comme phénomène social. De variable en variable, de graphisme en graphisme, il apparaît que la dimension psychosociale du risque, en l'occurrence l'implication personnelle, est liée fonctionnellement à la mise à disposition, par les participants, de pratiques liées au risque. Une telle approche expérimentale, peu usuelle dans l'abord sociohistorique du risque, présente l'avantage d'ouvrir un questionnement sur l'articulation de l'individuel et du collectif. Tout autre est l'abord du risque en montagne par Frédéric Fesquet, et de sa perception par l'administration des forêts dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. On en revient ici au constat de l'importance de la part descriptive, voire son amplification, dans l'observation du risque, en particulier chez les forestiers, mais présentement dans un souci de contrôle du territoire plus que de mise en œuvre d'une politique de protection. Mais peut-on déjà parler d'une culture du risque, face aux avatars des pratiques forestières ?

L'intervention de Martine Chalvet sur l'émergence d'une nouvelle sensibilité au risque d'incendie de la forêt provençale, telle qu'elle

apparaît dans la presse régionale des années 1960-1990, pose très directement cette question. L'insistance sur l'ampleur du fléau et la violence du choc introduit une dramatisation propice à la mobilisation, donc à la prise de conscience comme préalable à toute intervention. Sachant que les incendies de la forêt provençale étaient autrefois acceptés, dans la mesure où ils favorisaient l'essartage, on peut donc parler, de nos jours, du développement d'une culture du risque en la matière. Une culture qui relève à la fois de l'information, de l'éducation, et de la revendication de la population par l'intermédiaire des médias et des autorités. Deux autres analyses de représentations de risques sociaux précisent ce qu'il en est de la signification attribuée au risque : le risque de pénurie de denrées à Naples au début du XIX<sup>e</sup> siècle, étudié par Cristina Cianco, et le risque routier dans la Tunisie urbaine par Sofiane Bouhdiba. A Naples, sous le protectorat « étatique » de Joseph Bonaparte, la lutte contre la pénurie, perçue comme un risque de panique social, procède d'un nouveau sens étatique basé à la fois sur le développement des voies de communication et l'importance accordée à l'information. Dans la Tunisie contemporaine, le risque routier est plutôt associé à un sens pratique, en tant qu'ensemble de croyances (le fatalisme, la mort châtement) et d'émotions (les sensations fortes, le réconfort, le prestige). Dans les deux cas, la compréhension du sens du risque apparaît comme l'élément décisif dans l'avènement d'une culture du risque.

La dernière partie porte sur le lien entre les risques sanitaires et les peurs ancestrales au cours d'une période contemporaine où la santé publique est devenue un objectif prioritaire. Isabelle Renaudet commence par étudier le cas de l'épidémie espagnole de choléra de 1885, et son impact sur les relations franco-espagnoles. L'annonce de l'épisode cholérique en Espagne met en branle la peur de la contagion en France. Devant un tel enjeu de santé publique, la réflexion sur un risque associé conjointement à l'épidémie elle-même et aux incertitudes qui pèsent sur l'inoculation, fait émerger des polémiques – autour de l'affaire Ferrand, le médecin espagnol qui préconise l'inoculation –

et des représentations associées à cet événement sanitaire. Les peurs ancestrales se retrouvent également dans le cas des inhumations prématurées étudiées par Anne Carol, là aussi dans un temps circonscrit, les années 1820-1860. Alors que les débats autour de la santé publique prennent de plus en plus d'importance, une polémique entre médecins sur les incertitudes des signes de la mort se répercute dans l'opinion publique au point de créer un risque jusque-là assez peu perçu, d'autant plus que la peur du revenant tend à disparaître. C'est aussi au XIX<sup>e</sup> siècle, et plus particulièrement au cours des dernières décennies, qu'une représentation du risque de catastrophe sanitaire est perceptible au moment du pèlerinage de La Mecque, comme le montre Laurent Escande. Plusieurs discours s'entremêlent ici dans une certaine confusion, ceux des médecins, ceux des politiques et des pèlerins eux-mêmes, au point de construire toutes sortes d'images fausses, associant contagion des corps et contamination des esprits dans le contexte de la lutte des autorités françaises contre « le fanatisme religieux ».

Les deux dernières contributions s'intéressent à des représentations du risque tout à fait contemporaines. Alice Desclaux s'interroge sur la dénonciation actuelle de « la médicalisation de l'existence » comme risque nouveau, en prenant le cas du risque de transmission du VIH de la mère à l'enfant. Elle montre ainsi que le risque n'a, ici plus qu'ailleurs, rien de totalement objectif dans son évaluation, ce qui introduit par les femmes une attribution au pouvoir médical de la légitimité d'un dire ou d'une explication, sans que les médecins aient un avis vraiment tranché en la matière. Ainsi « *la mise en acte du savoir autour du risque implique une socialisation du risque susceptible d'en modifier la valence* » (p. 253). Gilbert Buti considère, pour sa part, la construction de mythologies urbaines sur la base des risques encourus dans l'histoire d'une petite ville, en l'occurrence le port de La Ciotat, victime, dans son histoire, de fléaux nombreux – en particulier la peste, la guerre et la famine. En reconstituant, par une fête historique tenue à partir de 2002 et titrée « Il était une fois 1720 » en souvenir de l'année

de la grande peste, ces risques d'autrefois, la ville veut se donner les moyens de souder l'identité collective des anciens et nouveaux habitants confondus, et de combattre dans le même temps le déclassement de son rôle portuaire. L'évocation historique des risques se veut ainsi un facteur de vitalité, y compris au plan maritime, pour laisser l'avenir ouvert aux possibles. Nous pouvons ainsi considérer que l'évaluation des risques est devenue, pour une part, dans nos sociétés actuelles, un discours transactionnel, donc ouvert à des remodelages et des réajustements.

En retraçant, dans la conclusion, les étapes de la recherche, en particulier avec les moments forts des colloques de Madrid, Athènes, Le Caire et Rome, Gérard Chastagnaret montre qu'il est prématuré d'envisager une synthèse structurée d'une recherche pionnière et donc encore ouverte à d'autres recherches et de nouveaux résultats.

Il met plutôt l'accent sur les choix effectués, en notant tout particulièrement que l'analyse des risques dans l'histoire a quelque peu éclipsé les enjeux contemporains. Il mesure ainsi le travail qu'il reste à faire, tout en soulignant l'ampleur du travail déjà effectué. Ajoutons que l'on dit souvent que la nature a horreur du vide, ce qui peut vouloir dire que la nature et l'homme pensent conjointement le possible, là où nous n'y voyons que des paysages saisis par les catastrophes. Décrire un paysage à risques, tant dans l'histoire que de nos jours, revient, semble-t-il, à rendre compte de l'actualité du risque dans notre monde actuel, tout en envisageant d'autres mondes, si possible sans risques. Face au risque, l'homme démultiplie sa capacité démiurgique. A ce titre, le présent ouvrage légitime le fait que l'étude du risque est devenue un objet scientifique à part entière et un objet d'enseignement en plein développement sur la base de telles analyses et d'autres études à venir.

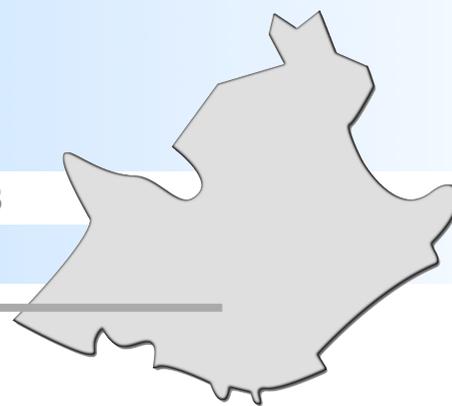
**Jacques Guilhaumou**

*Directeur de recherche au CNRS*

# Faire Savoirs

n° 10 - décembre 2013

Sciences humaines et sociales en région PACA



## Les Nouveaux Horizons de la Culture

Coordination : André Donzel

**Julie Humeau**

*Les Tibétains exilés en Inde :  
dynamique des réseaux  
d'entraide et transformation du  
don bouddhique tibétain*

**Hubert Amarillo**

*La pré-socialisation aux enjeux  
de l'emploi dans le sport : une  
responsabilisation du temps de  
l'adolescence*

**Christophe Demarque**

*Perspective temporelle future et  
communication engageante : une  
approche psychosociale du  
rapport au futur dans le domaine  
de l'environnement*

**Jacques Guilhaumou**

*Les sociétés méditerranéennes face  
au risque. Représentations. Edité par  
Bernard Cousin, Institut Français  
d'archéologie orientale, Le Caire,  
2011*